

André Dubus et l'envers du rêve

Article paru dans l'édition du 30.07.04

Boxeur, charpentier, détective privé : le romancier américain a pratiqué mille métiers avant de se lancer dans l'écriture et de connaître, avec « La Maison des sables et des brumes », un succès considérable. Adapté au cinéma en 2003, son livre porte un regard aigu sur l'Amérique et ses exclus

André Dubus III a l'un des parcours les plus rocambolesques de sa génération. Né à San Diego le 11 septembre 1959, gauchiste féru de Marx et de Weber, Dubus s'est longtemps tenu à l'écart de la littérature. Car il est le fils d'André Dubus, l'un des grands nouvellistes outre-Atlantique du XXe siècle, mort en 1999, à l'âge de 62 ans, qui fut parfois considéré comme le Tchekhov américain. « Je n'ai jamais pensé écrire, car mon père était écrivain. Il ne peut pas y avoir deux écrivains, me disais-je. »

Boxeur, athlète et burlingueur effréné, Dubus a été, chemin faisant, charpentier, acteur, barman, détective privé, professeur d'écriture et mercenaire préposé à la traque de tueurs à gages. Il a été arrêté cinq fois pour s'être trop bagarré, afin, dit-il, de venger les femmes battues.

Aujourd'hui, marié et père de trois enfants, Dubus semble toujours aussi fantasque. Le regard angoissé, la voix grave et un rien chantante, des allures de rock star, Dubus est devenu écrivain sur un coup de tête. Il a d'abord signé un recueil de nouvelles et un premier roman ignorés du grand public. Et non sans humour, il se plaît à citer Faulkner : « Lorsque l'écrivain commence, il s'essaye à la poésie, lorsqu'il échoue, il tente d'écrire des nouvelles, et lorsqu'il échoue encore, il finit par écrire des romans. » C'est dans son 4 × 4 que Dubus a ainsi écrit *La Maison des sables et des brumes*, sur des feuilles volantes, avec un crayon au fusain taillé à l'aide d'un couteau de charpentier.

Le succès est, contre toute attente, époustouflant. André Dubus figure parmi les cinq finalistes du National Book Award fin 1999 et, début 2000, son livre est « numéro un » sur la liste des best-sellers du New York Times. Vendu à 2,5 millions d'exemplaires, l'ouvrage a été traduit dans vingt-cinq pays, et Hollywood en a tiré un film, avec Ben Kingsley, trois fois nommé à l'édition 2004 des Oscars. Le secret de cette extraordinaire réussite : un thriller littéraire à la trame pour le moins originale, avec pour héros tragique un colonel iranien ensorcelé par les lieux du rêve américain.

André Dubus III a choisi, en exergue de *La Maison des sables et des brumes*, ces vers d'Octavio Paz, qui énoncent à eux seuls toute la tonalité mélancolique du roman : « Au-delà de moi/Quelque part/J'attends mon arrivée. » Le livre de ce jeune écrivain flamboyant n'est autre que le récit de la lente déliquescence d'un rêve de soi, décliné ici sur le registre de la tragédie classique.

L'histoire ? Le colonel Massoud Amir Behrani appartenait jadis à l'élite des officiers de l'armée de l'air du chah d'Iran. Mais au lendemain de la révolution iranienne, dans la baie embrumée de San Francisco, le colonel n'est plus qu'un « soldat des ordures », un simple éboueur sur les autoroutes du Pacifique. Pour sauver les apparences, il rentre tous les soirs en costume chez sa femme et son fils, dans un immeuble cossu où vivent les Iraniens de son rang.

Au bord de la ruine, Behrani emploie ses dernières économies à l'achat d'une modeste maison qu'il projette d'embellir et de revendre au prix fort. Mais cette maison, plantée non loin des sables gris-bleu de la baie, a été vendue aux enchères à la suite d'une erreur administrative, et sa propriétaire, Kathy Nicolo, en a été brutalement expulsée. Jeune femme seule et alcoolique, Kathy se retrouve démunie. Le comté juge que le colonel et Kathy sont tous deux dans leur droit et qu'il revient au nouveau propriétaire d'annuler la vente. Le colonel, soucieux de l'avenir des siens, refuse toutefois de rendre la maisonnette, car celle-ci représente à ses yeux l'ultime possibilité de recouvrer, en Amérique, sa dignité sociale d'antan. Cette décision déchaîne l'empoiement des passions : l'orgueil et l'opiniâtreté de chacun se muent en failles tragiques, et le roman se clôt sur un cortège sanglant de morts annoncées. Toute la facture romanesque de *La Maison des sables et des brumes* prend ainsi corps dans l'écriture de ce lien infime entre monde rationnel et folie meurtrière.

Pour Dubus, point de manichéisme : « Je n'étais ni coupable ni victime », affirme Kathy avec aplomb. Au fil d'un récit au style impressionniste, l'auteur montre, dans la veine d'Ernest Hemingway, toute son empathie pour chacun des personnages. Car André Dubus le répète : il a horreur de la fiction didactique. Il est passionné, au contraire, par les vérités diffractées, les demi-teintes, les incertitudes : « Nous sommes tous habités de lumières et de ténèbres, et nous devons à chaque instant accomplir des choix. »

Danse macabre au bord d'un abîme moral, le roman, construit autour de points de vue successifs, est l'histoire de deux voix qui s'entrechoquent. La voix de Kathy, rauque, franche et désespérée, résonne de tous les accents de la lower middle class américaine en proie au spectre de l'anomie. La voix du colonel, elle, est imprégnée de tournures et de mots persans, que Dubus maîtrise parfaitement, ce qui lui permet de prêter à son personnage un chant tonal d'un réalisme saisissant. Et pourquoi donc un protagoniste iranien ? « Parce qu'à 18 ans, je suis tombé amoureux fou d'une Iranienne, et j'ai appris le persan. Son père était un colonel qui connaissait le chah. Ils avaient tout perdu. »

Conscient des échos personnels de sa fiction, Dubus accorde néanmoins une importance fondamentale à l'autonomie romanesque de ses personnages, au point d'affirmer qu'il n'est lui-même que témoin de sa propre écriture. C'est l'imprévisibilité inhérente au personnage qui détermine le développement de la trame narrative, le véritable suspense. « Le procédé d'écriture est très inconscient et intuitif, et j'aime le maintenir ainsi. J'adore le mystère », explique André Dubus, une expression presque enfantine sur le visage.

Mais ce qui semble obséder Dubus par-dessus tout, c'est la critique culturelle des valeurs de l'Amérique blanche. « Les Américains ont des yeux d'enfants qui vivent dans l'attente du prochain plaisir, de la prochaine distraction, de la prochaine sucrerie », glisse le colonel. Pourtant, suprême ironie, l'Iranien est à son tour dévoré par les appâts de ce maudit rêve américain. Et c'est avec une clairvoyance féroce que *La Maison des sables et des brumes* porte ces infortunes si ténues qui fauchent les rêves.

Lila Azam Zanganeh

